

Là où l'on dévore les blondes chevelures

On approchait de la gare. Le terminus était Chartres, plus personne n'était dans le train, on avait passé Maintenon et tout le monde était descendu à Versailles. Le train n'avait pas beaucoup de retard, mais il semblait aux quelques voyageurs encore présents que le chauffeur voulait à tout prix le combler en allant légèrement plus vite que d'habitude. Seul l'ennui d'un tel trajet permettait de prêter attention à de tels détails insignifiants. Il n'y a pas plus plat en vérité que la Beauce, les rectilignes étendues céréalières mornes et monotones ont perdu la magie que Charles Péguy leur avait insufflée. Sans bleuets ou coquelicots au milieu de la blonde chevelure du blé, on ne trouvait pas d'intérêt à lever le regard vers les fenêtres. Ces champs à perte de vue semblaient plus lunaires que fertiles terres nourricières. Qu'ils y plantent donc leurs éoliennes, ça fera du relief, quelque chose à regarder. *On nourrit la France ici monsieur, s'il vous plaît.* Oui mais qu'en est-il de la nature ? De la biodiversité, du foisonnement des espèces, de la beauté même de la vie ? Vous êtes paysans, agriculteurs, vous travaillez la terre, depuis toujours, vous la chérissez, vous devez la chérir, vous êtes ses fils, pourquoi la détruire ainsi ? *Que voulez-vous monsieur, il faut bien manger.*

Des moissonneuses batteuses dévoraient les champs, créant un nuage de poussière derrière lequel se cachait des tracteurs tirant des remorques, qui engloutissaient à leur tour l'or blond du pays. Une, deux, puis trois, quatre enfin, plus encore au loin, qui avaient déjà allumé leurs aveuglants phares, toutes accompagnées de leur harem de tracteurs et de remorques débordantes. L'ogre beauceron entamait sa moisson. Finies, les faux, les séances de ratissage en famille, les prières qu'on s'empresse de faire en entendant l'angélus sonner à l'église du village, les pauses bienvenues à l'ombre des meules empilées petit à petit à la force des bras des pères et des frères se tuant à la tâche, finies les glaneuses enfin qui viennent ramasser de quoi vivre, survivre. La machine avait tout tué, les hommes, les femmes, les bœufs, les fleurs et les abeilles, les ruisseaux et les garennes. *Que voulez-vous, la souveraineté nationale, il faut produire.* Eh oui, il faut produire. Il ne restait que ces phares, et ce nuage de poussière, comme une bête entêtée à plusieurs yeux qui avalait tout sur sa ligne, parfaitement obstinée, une calme furie en marche que rien ne pouvait stopper. Les remorques pleines attendaient, à chaque coin de parcelle immense, le pays saturait. *La France, premier pays agricole d'Europe monsieur.* Que vaut une première place lorsqu'elle est arrachée de la sorte à l'équilibre de la nature. *Oh vous allez trop loin, mais allez, vous êtes jeune encore, vous comprendrez.* Qu'y a-t-il à comprendre ? Ces remorques seront vendues et le profit sera utilisé pour mieux les remplir l'année d'après. La terre ne tiendra pas, la croissance infinie n'existe pas sur une nature finie, elle est épuisée et à bout de souffle, elle ne tiendra pas, vous tuez tout, vous avez tout tué. *Vous regardez trop la télé. C'est pour vous, les jeunes, et tous les français, qu'on fait ça, on le fait depuis quatre-vingt années maintenant, et ça a toujours marché, et comme il faut.*

Le train endort, on somnolait. Quelqu'un s'était enfermé dans les toilettes depuis une heure pour échapper aux contrôleurs, qui n'étaient pas là, il était déjà tard. Les sièges bleus étaient usés jusqu'à la corde, certains étaient même éventrés et ils vomissaient leur mousse jaunâtre sur un sol gris sale, qui avait dû être bleu lui aussi, avant. La voisine essayait de charger son téléphone

portable depuis plusieurs longues minutes, en faisant autant de bruit que possible pour signaler sa détresse et obtenir de l'aide d'un autre voyageur, espérant qu'il vienne par pitié sans doute, mais aucune prise ne fonctionnait. *Sont vraiment nuls alors ces trains hein, pleins d'électricité du cul à la tête de nos jours, et pas une prise qui marche. C'est un monde quand même !* C'est certain. Les paysages défilaient, on les voyait sans les observer, le regard dans le vide, comme devant ces émissions de télévision sans intérêt, qu'on zappe tour à tour, pour occuper le temps. Du blé, du colza, du blé, du maïs et puis du colza. Et puis du blé. Miracle ! Un bosquet, au loin, deux arbres, deux arbustes plutôt, deux squelettes ornés de pauvres feuilles qui vivotaient. La canicule faisait rage, et même à cette heure tardive les fenêtres étaient encore chaudes du soleil de plomb qui était tombé dessus toute la journée. La climatisation ne marchait pas, évidemment, mais les fenêtres ouvertes laissaient s'engouffrer un air rafraîchi qui traversait la voiture, portant quelques gouttes d'une pluie d'été. Des bêtes d'orage, minuscules points noirs, s'engouffraient dans tous les coins, s'immisçaient dans toutes les fentes et cachettes possibles après avoir été délogées de leurs champs. Le tempo régulier des bogies roulant sur les joints entre les rails, que les cheminots nomment avec la simplicité qui les honore le "tadac-tadoum", avait cette heureuse propriété de bercer les voyageurs, malgré le léger ronronnement du moteur diesel qui parvenait aux oreilles par les fenêtres. À part ce rythme de métronome, tout était parfaitement silencieux dans le train. Le soleil se couchait, les nuages se chargeaient de ces couleurs et effets impressionnistes, qui eussent pu faire le bonheur d'un peintre ou d'un photographe. Le sombre gris violacé se parait d'un orange vif au contact du soleil mourant. Tout s'illuminait quand une basse échelle de Jacob parvenait miraculeusement à s'échapper de cette couche cotonneuse qui tapissait l'horizon ; puis tout s'éteignait, les blés blonds brunissaient, les deux branches désolées redevenaient des ombres noires, seuls les cumulus supérieurs conservaient leurs teintes et imprimaient leur mouvement au ciel. Le reste restait figé. Une femme dormait au fond de la voiture, émettant désormais de légers ronflements qui troublaient un peu l'atmosphère.

Les flèches de la cathédrale, autres branches noires, se détachèrent alors à contre-jour au loin, on arrivait. Belle majesté, outrée que Hugo n'eût pas situé son bossu dans cette Beauce qu'elle surveillait du haut de ses tours, en son sein, *dans la première véritable cathédrale de France vous savez*, elle trônait fièrement là. Les rails tournèrent cependant, elle disparut peu à peu. Le ciel se couvrait franchement désormais, et l'air devint lourd ; l'humidité entraînait par les fenêtres et les voyageurs n'étaient plus à l'aise dans leurs vêtements maintenant moites. La voisine endormie émergeait, et une fois remise de ses rêves profonds et ravalé le filet de bave qui naissait au coin de ses lèvres, elle jugea bon de fermer les fenêtres, *parce qu'avec ce temps-là vous comprenez on attrape toujours mal n'est-ce pas*. Le train décéléra alors, et les derniers rescapés de l'enfer que devient le second étage d'un train lors des grandes chaleurs descendaient ruisselant des escaliers en bout de voiture. Les lumières s'allumèrent, pendant que petit à petit les premières maisons apparaissaient aux fenêtres. Quelques belles bâtisses de la vallée de l'Eure, des meulières plutôt attrayantes, une maison de maître qui rappelait la Belle Époque : le reste ne valait pas le coup d'œil. Le train pénétrait dans la ville enfin, le ciel était sombre, seule une fine bande nuageuse rougeâtre à l'horizon survivait, et les vieux lampadaires à vapeur de sodium éclairaient d'une lumière orangée les banlieues de la ville. Comme d'habitude, le train ralentit fortement à l'entrée de la gare de triage, en travaux depuis six années maintenant. La cathédrale apparut, au détour d'un énième bloc gris rectangulaire qui borde les voies, mais le

moment était gâché par sa mise en valeur désolante : les HLM qui nous entouraient avaient cette même odieuse lumière orangée pour les illuminer que l'édifice du Moyen-âge, aspergé d'un affreux halo craché par des projecteurs médiocres installés depuis de nombreuses années déjà. Quel écrin pathétique pour ce joyau de pierre et de vitrail. *Ah, elle m'avait manqué cette belle cathédrale, pas vous ?* Oui oui. *D'où venez-vous ?* De Montparnasse. *Comme moi, dites-donc !* Étonnant, en effet. Laissez-moi en paix je vous en prie, non ne dis pas ça, ça n'est pas correct. Change vite de voiture.

De même que dans toutes les autres parties du train, là aussi les vitres reflétaient toutes ces lumières vieilles. La voisine consternée par l'échec de sa tentative de communication, essayait d'engager la conversation avec un autre voyageur, tant pis pour lui. Un train de fret céréalier, qui rappelait l'overdose de blé que ce pays connaissait depuis trop longtemps, passa à côté dans le sens inverse, tandis qu'on repartait vers la gare enfin, sensation désagréable où le cerveau ne sait pas qui bouge et qui reste immobile. Les wagons de fret se suivaient, les uns après les autres, identiques, encore et encore, sans fin. Les voies se séparaient, et cette chenille intarissable disparut de notre champ de vision dans la pluie qui tombait drue. Après quelques dizaines de mètres à peine, le train se stoppa une bonne fois pour toute, et l'avertisseur sonore de l'ouverture des portes agressa les oreilles engourdies par le voyage. Tout le gris de l'extérieur était teinté de l'hideux orange des lampadaires. Seule la micheline diesel qui tâchait de reprendre son souffle respirait bruyamment et crachotait de la fumée noire, qui semblait inquiéter quelques cheminots observant avec méfiance le panache. Tout le reste était mort. Des agents ferroviaires, exténués d'une journée éreintante, attendaient avec une impatience mal voilée que tout le monde sortît de la gare pour fermer le bâtiment. *Bonne soirée monsieur, bon week-end.* Bonne soirée à vous madame, de même.

Il faisait nuit maintenant, il s'agissait de rentrer. L'enterrement de maman était demain.